

Nuala Ellwood

# Ceux qui te mentent

*Traduit de l'anglais  
par Claire Desserrey*



Titre original : *My Sister's Bones*  
© Nuala Ellwood, 2017.  
Première publication en 2017 par Viking,  
une marque de Penguin Books, Londres.

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti  
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

Ce roman est dédié à mon père,  
un grand homme – et un homme bon.

« Quand l'Heure muette en habit noir  
Dépose à mon chevet les Songes,  
Ne venez pas à moi si souvent,  
Ô voix silencieuses des morts. »

Alfred TENNYSON



## PROLOGUE

*Elle est en sécurité désormais. Libérée de ses démons. Sa dernière demeure, sous les eaux, est un havre de quiétude. Je pense que l'endroit lui aurait plu. Il lui aurait semblé parfaitement adapté.*

*Bien que j'aie du mal à croire qu'elle puisse trouver la sérénité après une mort aussi violente, j'espère néanmoins que c'est le cas.*

*Ma sœur. Ma si jolie sœur.*

*En dispersant ses cendres au-dessus des flots, je murmure : « Pars en paix. » C'est peut-être maintenant, la fin.*

*Une vedette se met à quai ; les touristes montent à bord. Perdus dans le brouhaha de leurs conversations, le cœur brisé par le chagrin, nous prononçons tous les trois nos derniers adieux. Tandis qu'elle s'éloigne lentement, la question qui me hante depuis sa disparition me revient, une fois de plus, à l'esprit.*

*Comment se fait-il que, de nous deux, ce soit moi qui aie survécu ?*



# PREMIÈRE PARTIE





# 1

**Commissariat de Herne Bay**  
**Dimanche 19 avril 2015**  
**10 h 30**

– Souhaitez-vous que je reformule ma question ?

Le Dr Shaw m'adresse la parole, mais les voix sont trop fortes.

– Mademoiselle Rafter ?

Elle change de position sur son siège. J'essaie de me concentrer.

– Pardon, vous pouvez répéter ?

– Je vais fermer la fenêtre, si vous voulez. Il y a beaucoup de bruit dehors.

Elle fait mine de se lever et je tends la main pour la retenir. À son tressaillement, je comprends qu'elle a pris mon geste pour une agression. Elle se rassied, mal à l'aise.

– Non, ça va. C'est juste qu'il m'a semblé... Rien. Ce n'est rien.

Il ne faut surtout pas qu'elle sache, pour les voix. Elle hoche la tête, esquisse un sourire. Elle est dans son élément : hallucinations auditives, voix intérieures...

Pour une psy, c'est du pain bénit. Elle ouvre son carnet à une page blanche. Les rayons de soleil font danser sur le papier le reflet argenté de son stylo.

– Bien. Pouvez-vous me décrire ces sons parasites ? Ce sont des voix reconnaissables ?

Je lui lance du tac au tac :

– Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

– Vous avez du mal à les distinguer ?

Cette fois, mon ton est brusque :

– Je sais très bien où vous voulez en venir. Vous n'y arriverez pas. Je ne suis pas ce que vous pensez.

– Et je pense quoi ?

– Que je suis une folle furieuse qui délire, entend des voix et a des visions. Pour vous, tout est dans ma tête.

Les voilà qui reviennent, plus ou moins proches, comme lorsqu'on cherche une station de radio entre deux grésillements. Les cris étouffent ce que le Dr Shaw me dit. Les lamentations de la vieille femme, le jeune père qui court dans la rue avec dans ses bras le corps brisé d'une petite fille – mes fidèles compagnons, qui réapparaissent dès que je subis un stress.

Malgré moi, je plaque mes mains sur mes oreilles. Les voix se fondent dans un bourdonnement semblable à celui que l'on perçoit quand on écoute un coquillage. Il me ramène à ma mère, sa joue collée contre la mienne. *Tu entends, chérie ? C'est le murmure de l'océan.* Je la croyais. Je croyais que la mer se cachait au fond des coquillages – alors qu'en réalité c'était l'écho de l'air qui se répercutait sur les parois incurvées de leurs cavités. Je la croyais parce que c'était ma mère et qu'elle ne mentait jamais.

Le Dr Shaw bouge les lèvres, prononce mon nom. Nous nous dévisageons un long moment. Ses yeux gris-vert ont

la couleur de la mer hivernale que j'ai dans la tête. Le bruit des vagues qui se fracassent sur les récifs devient plus fort.

– Mademoiselle Rafter, s'il vous plaît.

Elle s'apprête à se lever pour demander de l'aide.

Je m'oblige à retirer mes mains de mes oreilles et à les joindre. Le bracelet en péridot que Chris m'a offert pour notre huitième anniversaire glisse le long de mon bras. Je caresse les pierres comme si c'était la lampe d'Aladin. *Fais un vœu.* Il me l'a donné à Venise, un soir de carnaval. Alors que nous marchions dans les ruelles nappées de brume en admirant les costumes des participants, il a fait tomber quelque chose dans ma poche. Quand j'ai accroché le bracelet, il m'a murmuré à l'oreille : « À nos huit prochaines années. » Je ferme les yeux. *Ramène-le-moi.*

– Comment dormez-vous ces derniers temps ? Faites-vous des cauchemars ?

Je secoue la tête en essayant de me concentrer. La seule pensée qui me vient, c'est Chris et ce voyage à Venise. Je sens autour de moi l'odeur des canaux vénitiens.

– Il est très joli, dit-elle en montrant mon bijou.

Je lui explique à voix basse :

– Le péridot est censé éloigner les cauchemars.

– C'est efficace ?

Je continue à frotter les pierres entre le pouce et l'index. Bizarrement, ce geste me réconforte.

– C'est efficace, mademoiselle Rafter ?

Elle ne lâchera pas. Je bois une gorgée au gobelet en plastique qu'on m'a proposé il y a une heure. L'eau tiède a un goût de produit chimique, mais tout vaut mieux que la puanteur des canaux. Je m'essuie la bouche du revers de la main.

– Je fais parfois de mauvais rêves. À ma place, qui n'en ferait pas ? Ces dernières semaines ont été rudes.

Elle continue à écrire et je contemple mes pieds ; pendant un court instant, je ne vois plus que des membres épars, figés dans la boue en un puzzle macabre. Elle veut en savoir plus sur mes cauchemars : je commence par quoi ? Quand j'étais au milieu des tombes à ciel ouvert, que mes pieds s'enfonçaient dans la terre et se couvraient de fluides corporels ? Ou ces interminables nuits noires où je me réveillais en souhaitant plus que tout être au milieu du bruit, des conversations, n'importe quoi plutôt que le silence permanent de la mort ? Non, si j'en parle, cela ne fera que confirmer ses soupçons. Je dois avancer avec prudence et conserver un coup d'avance, sinon je suis fichue. Je frotte le péridot pour qu'il me protège. Le Dr Shaw arrête d'écrire.

– Diriez-vous que ces rêves ont empiré depuis votre retour à Herne Bay ?

Je repose le gobelet sur la table et me redresse sur ma chaise. Il faut que j'empêche mon esprit de divaguer, que je sois vigilante : chaque mot que je prononce peut être utilisé contre moi. Je m'efforce de maîtriser ma voix :

– Non, ils n'ont pas empiré. Ils sont simplement devenus réels.

## 2

### **Dimanche 12 avril 2015** **Une semaine plus tôt**

Quand je descends sur le quai désert, l'air marin me fouette le visage et me fait frissonner. J'ajuste mon gros sac à dos et me dirige vers la sortie dans un silence pesant. L'horloge indique 23 h 59. Ai-je pris la bonne décision ? J'ai presque envie de remonter dans le wagon, mais le moteur du train est à l'arrêt ; un homme vêtu d'un gilet fluorescent ouvre les portes pour permettre aux agents de nettoyage de monter. Cette gare est le terminus.

Je tire sur les pans de ma veste. Elle est trop fine. Je n'aurais pas dû ranger ma grosse parka au fond du sac. J'ai oublié à quel point il peut faire froid, le soir, à Herne Bay, même en avril. Ma mère appelait ça un temps à se geler les os.

Je regarde autour de moi pour voir s'il y a quelqu'un. Non, je suis seule. Pourvu qu'il ait reçu mon message. De tous les instants terrifiants que j'ai vécus, celui-ci est le plus déstabilisant. Herne Bay : la ville où la nuit tombe vite et où le rythme des journées est aussi prévisible que

l'horaire des marées. Je vais devoir puiser dans toute l'énergie qu'il me reste pour tenir ces prochains jours.

Alors que je pénètre dans le hall mal éclairé, mon portable vibre dans ma poche. Je m'arrête pour décrocher près du halo rougeâtre d'un distributeur de boissons.

– Bonsoir. D'accord, j'arrive.

Le crachin se met à tomber au moment où je sors de la gare. Mon sac lourd tire sur mes épaules. La berline est garée au niveau de la station de taxis vide et je fais un signe de la main au conducteur. Mon beau-frère me répond d'un geste, sans sourire. Pour lui, ma présence ici est synonyme d'ennuis en perspective, et je lui suis d'autant plus reconnaissante d'être venu me chercher. C'est le seul membre de la famille qui m'adresse encore la parole. J'ouvre la portière et lance dans un soupir :

– Bonsoir, Paul. C'est gentil de t'être déplacé à cette heure.

– Pas de problème. Mets ton sac à l'arrière, il y a plus d'espace.

J'aimerais bien me glisser moi aussi sur la banquette, faire comme si j'étais à Londres, dans un taxi anonyme, pressée de me coucher dans mon lit. Ceci dit, le trajet jusque chez ma mère n'est pas long. Je pose mon sac et m'installe à la place du passager. J'attache ma ceinture, me laisse aller contre l'appuie-tête et ferme les paupières. Me voilà de retour au bercail, si cela a encore un sens.

– Tu tiens vraiment à loger chez ta mère ? me demande-t-il en sortant du parking. Si tu préfères passer la semaine chez nous, tu es la bienvenue.

– Merci, je ne veux pas vous déranger.

Sous la lumière des phares défilent des édifices familiers.

– Tu ne nous dérangerais pas du tout. Ce serait avec plaisir.

– Arrête ! Cela m'étonnerait que ce soit un plaisir pour Sally. J'imagine d'ici sa tête si je débarquais.

– Tu n'as pas tort. Pourquoi pas un hôtel ? Il y en a un très chic qui vient d'ouvrir sur le front de mer. Je suis sûr qu'il te plairait.

– Franchement, la maison de maman me convient parfaitement, je t'assure. Je ne suis là que pour quelques jours, et ça me fera du bien d'y être un peu ; cela me permettra de faire le point.

– D'accord. Mon offre tient, si tu changes d'avis.

– Merci beaucoup.

Il est silencieux pendant le trajet. Nous longeons des rues résidentielles dont le nom s'efface au fur et à mesure à la manière de l'encre qui se dissout dans l'eau. Tout à coup, j'ai un poids sur l'estomac et la tête qui tourne, comme chaque fois que je suis ici. On dirait que je suis allergique à cette ville.

– Ça te gêne si j'ouvre la fenêtre ?

J'ai peur de vomir sur son tableau de bord immaculé.

– Je t'en prie.

Du doigt, il me montre un bouton près de la poignée. Je reçois en pleine figure une bouffée d'air froid chargé d'iode qui n'arrange pas mon mal de cœur. Je glisse la main dans ma poche pour caresser la surface lisse et rassurante de mon stylo porte-bonheur – le beau stylo plume en argent gravé à mon nom que Chris m'a offert pour notre premier anniversaire et que j'ai trimbalé partout – en Syrie, en Afghanistan, en Irak. Il suffit que je le touche pour me sentir en sécurité.

La voiture gravit la colline en direction de Smythley Road.

*Qu'est-ce que c'est calme !* J'avais oublié ce silence qui s'abat sur la ville dès la tombée du jour. J'imagine les habitants de la rue dans leur lit douillet, telles les « petites tranches de mort » des personnages d'Edgar Poe dont je dévorais les nouvelles étant jeune. Cet univers feutré a été le décor de mon enfance.

– Nous y sommes, annonce-t-il en coupant le contact.

Sa voix me fait sursauter. Il s'est garé devant un pavillon jumelé des années 1930 assez quelconque, dont le crépi autrefois blanc s'est encrassé. J'ai encore en mémoire notre numéro de téléphone et ma litanie de l'époque : *Je m'appelle Kate Rafter, j'habite 46, Smythley Road avec mon papa, ma maman et ma sœur.* Je refoule les larmes qui me montent aux yeux : le premier pas est toujours le plus dur.

J'ouvre la portière. Mes poumons se contractent comme si j'allais avoir une quinte de toux et je pose la main sur le capot pour me ressaisir. Après tout, ce n'est que pour une semaine. Quelques journées à respirer l'air marin et à signer des papiers avant de retrouver le boulot et une vie normale.

– Tout va bien ?

Paul retire le sac à dos de mes épaules et me précède dans l'allée.

– Oui, je suis simplement fatiguée.

– Je ne peux pas te convaincre d'aller à l'hôtel ?

– Franchement, non. J'ai surtout besoin d'une bonne nuit de sommeil.

– Ça ne devrait pas poser de problème, commente-t-il d'un ton léger. On ne peut pas rêver plus tranquille. Je me demande comment tu fais pour sauter d'une guerre à l'autre. À ta place, je ne tiendrais pas le coup.



Sa remarque me ferait presque sourire. Pour la plupart des gens, rien n'est plus important que de bien dormir. Je l'imagine à Homs ou Alep, ronflant comme un bienheureux pendant qu'autour de lui les gens luttent pour rester en vie.

Je m'arrête à la porte d'entrée. Je ne peux pas croire que ma mère ne soit pas derrière, traînant dans son sillage le parfum d'un gâteau qu'elle vient d'enfourner. Elle incarnait cette maison, c'était son monde, le seul qu'elle connaissait.

Paul m'interrompt dans mes rêveries.

– Bon, je te laisse. La clé Chubb ouvre cette porte, la mortaise, celle de derrière. Si tu as froid, le thermostat est dans la cuisine, au-dessus de la bouilloire. Je viendrai demain matin m'assurer que tout va bien.

En les prenant, je frotte machinalement le métal froid entre mes doigts.

– Merci, et dis bonjour à Sally de ma part.

Il tressaille en m'entendant prononcer son nom.

– Elle reste ma sœur, quoi qu'il arrive.

– Je sais. Elle aussi, au fond.

– J'espère bien !

Je frissonne. Il me tapote le bras.

– Rentre. Il fait un froid de loup.

Je le raccompagne à sa voiture et le regarde s'enfoncer dans les replis sombres de la baie. Je ne suis pas pressée. Dès que j'aurai franchi la porte, tout deviendra réel. Je ne pourrai plus nier que maman n'est plus là. La douleur est presque insupportable. En repartant à pas lents vers le seuil, je me dis qu'il faut pourtant que je le fasse, sinon je ne pourrai pas avancer. Juste avant d'entrer, j'aperçois une lumière à l'étage, chez les voisins. Ce signe de vie

dans l'obscurité, au milieu de mes pensées morbides, me donne le courage d'insérer la clé dans la serrure.

Après m'être pris les pieds dans mon sac, je tâtonne sur le papier peint à la recherche de l'interrupteur. La lueur blafarde qui éclaire le couloir me déprime sur-le-champ. J'avais oublié que ma mère détestait les lumières vives. Elles révélaient trop de choses. Elle avait installé dans toutes les pièces des ampoules de faible puissance et vivait dans la pénombre. J'ai vécu les dix-huit premières années de ma vie dans un demi-jour permanent, redoutant ce qui pouvait se dissimuler dans les moindres recoins. Je vais de pièce en pièce, allumant des ampoules qui projettent un halo anémique, et mon découragement grandit.

La cuisine a changé. Apparemment, ma sœur et mon beau-frère ont entamé la rénovation en prévision de la vente. Les murs autrefois rouge foncé ont été repeints en rose pâle, et le lino a été remplacé par une moquette beige fade. Aussi insipide qu'elle soit, cette teinte neutre me convient très bien : elle empêchera les souvenirs de remonter.

Paul a fait des courses en prévision de ma visite : dans le cellier, il y a du café et du thé, du pain frais, de la soupe et des haricots en conserve ; du lait entier, du beurre, des œufs et du bacon dans le frigo. Je n'en ai pas mangé depuis des années et je serai contente de taper dedans demain matin.

Il y a aussi deux bouteilles de vin blanc. Je m'en sers un grand verre, même si ce n'est pas raisonnable. Jusqu'aux événements de ces deux derniers mois, je ne buvais pratiquement pas d'alcool : je m'étais juré de ne pas finir comme mon père et ma sœur. Pourtant,

depuis Alep, il n'y a que cela qui me calme. Avec mes somnifères. Je sors la plaquette de ma poche et prends deux comprimés, que j'avale avec une gorgée de vin en espérant qu'ils agissent rapidement.

Je monte à l'étage. Sur le palier, je m'arrête, la gorge serrée, devant la porte de la chambre de ma mère. L'entaille dans le panneau du bas est toujours là. Je me mets à trembler comme si, en une seconde, j'étais ramenée trente ans en arrière. Pourquoi ne l'a-t-elle jamais réparée ? J'ai beau me répéter que je ne dois pas entrer, que je ferais mieux d'attendre demain matin, c'est plus fort que moi : je pousse le battant, le souffle court. La fureur de mon père est encore palpable ; j'ai l'impression qu'il va se ruer sur moi d'une seconde à l'autre pour me demander pourquoi je fouine partout.

Je contemple le mobilier poussiéreux, stupéfaite. Tout est exactement comme avant : la commode en acajou, les lourdes tentures en velours, l'affreux papier peint marron à motifs de pissenlits. Je revois la tête de ma mère heurter le mur, la main de mon père crispée sur ses cheveux pendant qu'il l'écrasait sur les fleurs jaune d'or. La pièce sent le tissu humide et le parfum d'intérieur bon marché. Malgré les efforts récents pour l'égayer, le sang de maman est partout dans cette chambre. Si les taches ont disparu, l'odeur âcre de la peur persiste.

Je referme la porte. Sur le palier, l'illustration encadrée du Sacré-Cœur, aux coloris aujourd'hui fanés, me fait face. Un Jésus barbu, dont le cœur rougeoyant bat dans la poitrine, me tend la main. Autrefois, je détestais cette image ; je détournais systématiquement le regard en passant devant. Elle symbolisait pour moi tous les dysfonctionnements de ma famille : une foi aveugle face

à la violence et aux malheurs, la soumission à une autorité divine. Je lis tout haut la phrase qui l'accompagne : « Béni sois-tu, Jésus, et prie pour nous. » Dessous, de son écriture menue, ma mère avait tracé à l'encre bleue les prénoms de ses enfants – deux vivants, un mort –, de son mari et, en dernier, comme toujours, le sien.

Je foudroie du regard le saint homme au sourire angélique et l'invective : « Qu'est-ce que tu nous as apporté de bon ? » Ma voix résonne dans le vide. Quel est ce Dieu qui reprend la vie d'un fils ? Devant le prénom de mon petit frère, je me demande ce qu'il a ressenti en se noyant, quand il se débattait en hoquetant et en appelant sa mère, qui n'est pas venue. Je pense à un autre garçonnet qui n'a pas survécu et je ferme les yeux pour éloigner ces visions. Je retourne le cadre contre le mur. *Ça suffit.*

En entrant dans mon ancienne chambre, je tombe littéralement de sommeil. Quelqu'un – Paul, sans doute – a fait le lit et posé sur la commode une grande serviette moelleuse. La perspective d'un bain chaud est séduisante, mais elle n'est guère compatible avec les somnifères puissants que je viens de prendre. En revanche, une douche ne me fera pas de mal.

Quand j'éclaire la salle de bains, le grand miroir me renvoie un reflet qui me fait frémir. C'est moi, ça ? Je fais beaucoup plus que trente-neuf ans, j'ai le visage bouffi, les traits tirés et mes cheveux ressemblent à une pelote de laine grise. En ouvrant le robinet, je me dis qu'il faut absolument que je prenne rendez-vous avec Anton pour un balayage complet dès mon retour à Londres. Tout en me frottant sous l'eau brûlante, je me dis que je suis bien futile de me soucier ainsi de mon apparence. Qu'est-ce que quelques cheveux blancs par rapport aux horreurs

de ces dernières semaines ? Ma vie est en miettes, et ma seule préoccupation, c'est une coupe et un brushing...

Du coup, je repense à mon amie Bridget Hennessey, une des journalistes les plus intrépides que j'aie connues. C'est elle qui m'a mis le pied à l'étrier à mes débuts. Je l'ai rencontrée alors qu'elle revenait d'une mission au Kosovo ; elle avait été kidnappée par une bande de rebelles, retenue en otage pendant dix jours avec un sac sur la tête et soumise à un simulacre d'exécution – ses ravisseurs, après avoir tiré des coups de feu dans la pièce voisine, lui avaient annoncé qu'ils venaient d'abattre son chauffeur et son photographe et qu'elle était la prochaine sur la liste. La torture psychologique qu'on lui avait fait subir aurait rendu fou n'importe qui ; elle avait tenu bon jusqu'à sa libération. À son retour au journal, je l'avais vue taper calmement sur son clavier le récit de ce qu'elle avait vécu de ses mains parfaitement manucurées. Moi, avec mes cheveux en bataille et mes ongles rongés, je ne comprenais pas comment, après une telle épreuve, on pouvait avoir envie de se faire faire les ongles. Je lui avais posé la question un peu plus tard et elle m'avait répondu : « Tout est là justement ! La vie ne peut pas s'arrêter – elle ne *doit* pas s'arrêter –, sinon cela signifie que ces salauds ont gagné. »

Je sors de la douche et me drapè dans la serviette blanche. Enveloppée dans cette chaleur, je m'imagine à Venise, dans notre hôtel préféré, avec Chris qui m'attend dans la chambre. Sa peau chaude et rêche contre la mienne, ses doigts qui pénètrent en moi, le goût du vin sur ses lèvres. Dès que je me glisse entre les draps en Nylon dans la pièce vide et froide, la sensation s'évanouit. Je ferme les yeux.

Quelques instants plus tard, je suis dans une boutique envahie d'une poussière qui tourbillonne et s'insinue dans tous les interstices comme du gaz empoisonné. Plus j'avance, plus elle devient opaque. Je ne vois rien, j'ai la bouche sèche tellement j'ai peur, mais je dois continuer.

C'était autrefois un magasin animé, fréquenté par de nombreux clients. Sur ses étagères s'entassaient des brochures touristiques et des cigarettes de contrebande. Un petit garçon courait dans les allées en racontant ses histoires à qui voulait l'écouter. Maintenant, il n'y a plus un bruit et je progresse sur des amoncellements de gravats. Le sol devient glissant. Mes bottes se couvrent de taches rouges. Je ne marche plus sur des décombres : je patauge dans un sang épais et collant.

Ensuite, il y a le dé clic de l'appareil photo, dont le flash illumine la pièce. Surprise par l'éclair aveuglant, je perds l'équilibre et tombe la tête la première. En la relevant, je distingue un petit monticule de pierres, une sorte d'autel au milieu d'une mare sanguinolente. Je rampe dans sa direction, avec le pressentiment de ce qu'il y a dessous. Les battements de son cœur résonnent sous mon corps ; je me mets à dégager frénétiquement les débris à mains nues. Les pierres sont maculées de taches cramoisies ; mes mains saignent, pourtant je ne sens rien. Puis je l'atteins : il est sur le dos, yeux grands ouverts, bras levés comme s'il réclamait sa mère.

Je me penche pour le soulever en m'efforçant de ne pas fixer son visage. Derrière moi, le flash l'éclaire si puissamment qu'il s'efface, se dissout dans la lumière. Je hurle au photographe : « Arrête, tu ne peux pas prendre ça en photo ! » Alors que ma voix se répercute

sur les murs éboulés, le sol se met à trembler. L'enfant me supplie du regard. Je voudrais prendre sa main ; elle glisse entre mes doigts. Il se transforme en poussière et crie, juste avant de s'enfoncer dans la terre : « Au secours ! » C'est la dernière image. Le flash m'éblouit et je me réveille en sursaut.

Accroupie sur le sol, je gratte la moquette avec mes ongles. J'ai beau savoir que je suis en sécurité, que ce n'était qu'un cauchemar – un cauchemar de plus –, le goût de poussière est dans ma bouche. En me redressant, je me rends compte que la chambre baigne dans une lumière froide et bleutée ; j'étais tellement épuisée que j'ai oublié de fermer les rideaux.

Je vais à la fenêtre. La voûte céleste est dégagée, si différente du ciel pollué que je contemple chaque nuit à Londres. J'observe la lune et les étoiles clignotantes en pensant à la Syrie. Chris avait l'habitude de dire que, là-bas, la nuit tombait aussi vite qu'une guillotine. J'ai l'impression de me déconnecter : la Syrie, Londres, Chris appartiennent à une autre vie. La seule qui soit réelle, c'est *cette vie-là*, dans cette station balnéaire. Je ne suis plus une journaliste risque-tout, je suis une adolescente terrorisée, tapie derrière les rideaux, effrayée par les cauchemars qui surgissent dès qu'elle s'endort.

## **Commissariat de Herne Bay**

### **10<sup>e</sup> heure de garde à vue**

Le Dr Shaw consulte ses documents.

– Nous allons remonter en arrière, à votre arrivée à Herne Bay. Apparemment, vous n'étiez pas venue depuis un certain temps. Qu'est-ce qui a motivé votre séjour ?

Je l'observe qui croise et décroise les jambes, boit une gorgée de thé dans son gobelet, s'essuie les lèvres et le repose à ses pieds. Le silence s'installe entre nous, uniquement rompu par le tic-tac régulier de la grande horloge ovale suspendue au mur, derrière elle. Je réfléchis à sa question, elle attend ma réponse – qu'elle connaît déjà, j'en suis convaincue.

Dans deux mois, j'aurai quarante ans. Je vois un gâteau recouvert d'un glaçage au citron et fourré de crème au beurre, ma mère qui s'affaire dans la petite cuisine, casse des œufs dans un grand bol. J'ai quatre ans, je suis perchée sur le plan de travail et j'épie ses moindres gestes. Je lui ai demandé « un gâteau de la couleur du soleil » et elle exauce mon vœu ; après ce que nous avons enduré toutes les deux, elle s'en voudrait de me décevoir.



Je veux un gâteau ensoleillé, elle va se débrouiller pour m'en préparer un.

Le Dr Shaw se gratte la gorge. Je lève les yeux et la figure de ma mère s'estompe sur la cloison.

– J'avais envie de respirer l'air de la mer.

Elle attrape dans sa sacoche un dossier cartonné, en sort une feuille.

– Nous avons eu un entretien avec M. Paul Cheverell. Votre beau-frère, c'est bien cela ?

J'approuve d'un signe de tête. Je me sens oppressée, tout à coup. Que leur a-t-il dit ? Elle la parcourt rapidement.

– Selon ses déclarations, vous êtes revenue en raison d'un deuil dans votre famille. Votre mère, si je ne me trompe ?

– Oui.

J'examine le mur pour effacer de mon esprit l'image de la tombe de ma mère. Sans succès.

– Étiez-vous proches ?

Je ramène mon regard vers elle. Plus vite on aura terminé cet interrogatoire, plus vite je sortirai d'ici. Je vais m'imaginer que je suis dans une salle de réunion au journal, et non dans une cellule de commissariat, et que cette conversation ne me concerne pas : il s'agit d'une mère abstraite, qui ne fait pas de gâteaux, n'appelle pas sa fille « ma puce », ne pleure pas en lisant les poèmes d'Elizabeth Barrett Browning. Si je pense à cette femme et non à ma mère, ça ira. Je souris.

– Oui, nous étions proches.

*Souris. Mets-la de ton côté.*

– Vous lui rendiez visite fréquemment ?

– Pas autant que je l'aurais souhaité.

– Pourquoi ?

– En raison de mon métier, il est rare que je sois plusieurs jours d'affilée en Angleterre, et quand j'y suis, je n'ai pas une minute à moi.

À mesure que je déroule ma phrase, je sens bien que mon explication est vaseuse. Je ne peux pas répondre que c'était trop difficile, que la perspective de voir ma mère intellectuellement diminuée dans une maison de retraite était au-dessus de mes forces.

– Elle souffrait de démence sénile ?

– Oui.

Je me raccroche à l'image de cette mère théorique, mais elle se fissure. À la place, il y a maman, penchée sur la table de la cuisine, cherchant parmi des petits bouts de papier celui où elle a noté le numéro de téléphone de ma tante. Ces pense-bêtes étaient sa mémoire, sa bouée de sauvetage ; elle les perdait souvent, ce qui aggravait sa confusion. Un jour, je lui ai acheté un Dictaphone ; je me souviens d'elle, assise dans le canapé, essayant de le faire fonctionner, l'air égaré, incapable de voir à quoi il pourrait lui servir.

– Combien de temps a-t-elle vécu en institution ?

– Quelques mois.

– Son état s'est détérioré rapidement ?

– Oui. J'ai su qu'elle s'est éteinte dans son sommeil. Sa fin a été paisible.

– Elle a succombé à une attaque ?

– À ce qu'il paraît.

Je préférerais qu'on change de sujet.

– Selon votre beau-frère, vous n'avez pas pu être là à temps pour la cérémonie.

Sa voix froide et mesurée ravive aussitôt ma culpabilité.

– En effet.

– Pourquoi ?

Ses mots m'atteignent comme des balles. Je me force à rester sur mon siège alors que je n'ai qu'une envie : me jeter sur elle et rendre coup sur coup.

– Je vous l'ai dit, mes missions me retiennent à l'étranger parfois plusieurs semaines. J'étais en Syrie.

– Vous ne pouviez pas faire le déplacement ?

– Non. J'aurais aimé... C'était compliqué.

– De ce fait, vous n'avez pu assister aux obsèques. Cela a dû être difficile ?

– Bien sûr.

Je ne veux pas penser à cet après-midi, aux hommes, au sang, au petit qui m'appelait au secours. Dans l'avion, en attendant qu'il décolle pour l'Angleterre, j'avais senti en moi quelque chose se briser net dans ma poitrine. J'avais eu mal, physiquement mal, comme lorsqu'on tire sur un élastique et qu'il claque entre ses doigts. À la peine d'avoir perdu ma mère s'ajoutait un tourment obsédant, la conscience que je fuyais une atrocité que j'avais en partie provoquée. J'avais commis un acte affreux, impardonnable.

Que je ne révélerai pas au Dr Shaw. Elle n'a pas à le savoir.

– Ça a dû être étrange de revenir à Herne Bay après tout ce temps.

Sa voix me ramène brutalement au présent.

– Oui.

– Si j'ai bien compris, vous vous êtes installée dans la maison où vous avez passé votre enfance.

J'approuve d'un mouvement de tête et, sans réfléchir, me gratte l'avant-bras. Mes coupures commencent à cicatriser et la peau me démange. Je rêve d'un antalgique

avec un grand verre de chablis. Sans illusion : je n'aurai droit ni à l'un, ni à l'autre. Elle fronce les sourcils à la vue des lacérations.

– C'est douloureux ?

– Ce n'est rien.

– Comment vous êtes-vous blessée ?

Je replie mon bras sur ma poitrine.

– Je vous ai dit que ce n'était rien.

Elle m'observe quelques secondes, puis décide de poursuivre :

– Votre père est-il en vie ?

Elle le sait certainement.

– Non, et tant mieux.

– Pourquoi « tant mieux » ?

– Parce qu'il était alcoolique et violent. Je le détestais et il me détestait.

– Pourquoi le détestiez-vous ?

– Il frappait ma mère. (Je m'arrête. Je parle trop.) Bon, je vous remercie pour la séance de thérapie, mais quel rapport avec ce qui nous occupe ? Je sais comment ça marche, docteur Shaw : interroger les gens, c'est mon gagne-pain. Le problème, ce n'est pas moi – c'est *elle*.

Elle croise les bras.

– Mademoiselle Rafter, contentez-vous de me répondre avec franchise. Ces questions ont pour but de nous aider à établir aussi précisément que possible ce qui vous a amenée ici. C'est clair ?

Je hoche la tête, à contrecœur. Sur le ton qu'elle emploierait avec un gamin désobéissant, elle ajoute :

– Nous pouvons suspendre l'entretien à tout moment. Il suffit de le demander.

D'un ton sec, je réplique :

– Non, c’est bon. On continue.

– Très bien.

Elle change de position sur sa chaise. Elle semble un peu déroutée et cela ne me déplaît pas. Pendant un bref instant, j’ai eu le contrôle de la situation.

– Votre père était violent et vous haïssait. Pourquoi, selon vous ?

– Aucune idée. Peut-être que je lui rappelais ma mère, qu’il ne supportait pas non plus. Mes parents ont perdu un fils et ça les a brisés. Ma mère a surmonté son chagrin en me dorlotant ; mon père est devenu enragé. Il la tenait pour responsable de la perte de mon petit frère. Il buvait et, dès qu’il était soûl, il cognait.

– Pourquoi rejetait-il la responsabilité de ce décès sur votre mère ?

– Je l’ignore. C’était sa façon de réagir, je suppose.

– De quoi votre frère est-il mort ?

– Un accident. Il s’est noyé.

C’est l’explication que je fournis depuis des années chaque fois que des gens bien intentionnés m’interrogent.

– Votre mère était avec lui ?

Des cris. Viennent-ils du couloir ? Pas sûr. Elle semble ne rien avoir perçu. Mon cœur s’affole et j’essaie de me rappeler ce qu’on m’a conseillé. Respirer. Il faut que je me concentre sur mon souffle. Je ferme les yeux en expirant lentement. Elle attend.

– Mademoiselle Rafter ? Kate ?

Je prends une grande inspiration et lui réponds :

– Pardon. Peut-on parler d’autre chose ? Tout cela est très ancien et n’a rien à voir avec ma présence ici.

– OK. Votre père battait-il également votre sœur ?

– Non.

- Pour quelle raison ?
- Comment voulez-vous que je le sache ?
- Vous êtes proches, toutes les deux ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Est-on forcément proche de sa sœur ? Vous, par exemple, vous êtes proche de la vôtre ?
- Je suis fille unique.
- Vous avez bien de la chance.
- Il est ici question de *vo*tre sœur.
- OK, OK. Pourquoi nous ne sommes pas proches ? C'est comme ça. Sans doute que nos vies sont trop différentes.

Elle gribouille sur son carnet en hochant la tête. La dernière fois que j'ai vu Sally, elle m'a apostrophée, le visage déformé par la colère : « Tu débarques ici alors que je ne t'ai pas vue depuis des années et tu te crois autorisée à me dicter ma conduite ? On n'a plus dix ans, Kate. Je prends mes décisions toute seule, maintenant. »

- En quoi sont-elles différentes ? reprend le Dr Shaw.
- En tout.

L'e-mail était apparu dans ma messagerie alors que j'étais terrée dans une cave en Syrie : *Maman est morte, j'ai pensé que tu devrais le savoir*. Une ligne. Une seule phrase lapidaire pour m'annoncer que ma mère, que j'aimais plus que tout, était décédée. *Salope*.

- Pardon ?

Je lève les yeux, le souvenir de ce message encore à l'esprit. Ai-je parlé tout haut ?

– Ma sœur n'est pas particulièrement sympathique et nos relations ne sont pas bonnes. Restons-en là, s'il vous plaît.